

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

CORBEIL, CHRISTINE, ANN PAQUET-DEEHY, CAROLE LAZURE et GISÈLE  
LEGAULT : *l'Intervention féministe. L'alternative des femmes au sexisme en thérapie* ,  
Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1983, 188 p.

par Jacques Rhéaume et Suzanne Doré  
*Sociologie et sociétés*, vol. 17, n° 1, 1985, p. 165.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001200ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

CORBELL, CHRISTINE, ANN PAQUET-DEEHY, CAROLE LAZURE et GISELE LEGAULT: *L'intervention féministe. L'alternative des femmes au sexisme en thérapie*. Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1983, 188 p.

Depuis quelques années déjà, de nouvelles approches en santé mentale émergent au Québec. Parmi celles-ci, la thérapie ou intervention féministe retient de plus en plus l'attention des intervenantes et oriente même dans plusieurs cas leur pratique. Dans ce contexte, *l'intervention féministe, l'alternative des femmes au sexisme en thérapie* apparaît comme un des premiers outils de référence québécois. Il reprend et systématise des connaissances et des informations jusque-là fragmentées, étrangères et difficiles à repérer<sup>1</sup>. Par ailleurs, les auteures (collectif de chercheuses-enseignantes en travail social) identifient certains enjeux de cette nouvelle approche en santé mentale, et ce, en insistant plus spécifiquement sur une problématique d'intervention s'appliquant au travail social.

Ainsi, dans les deux premiers chapitres, les auteurs présentent les lectures féministes de la condition psychologique des femmes et du sexisme qu'elles rencontrent en thérapie (y compris dans les «services sociaux»). Elles interrogent alors l'hypothèse d'une thérapeutisation du vécu féminin en reprenant le débat concernant la différenciation des diagnostics et des traitements selon le sexe (les femmes seraient surtout soignées pour dépression, névrose et anxiété). Elles questionnent ensuite cette différenciation comme la conséquence d'une dichotomisation des rôles sociaux et comme la résultante de l'apprentissage des femmes à un rôle limitatif et opprimant. (survalorisation culturelle de l'épouse-mère-ménagère dans un contexte où ce rôle a perdu en grande partie son utilité économique et sociale).

Le deuxième chapitre pour sa part s'intéresse au sexisme des intervenants et des institutions thérapeutiques tout en s'arrêtant plus spécifiquement sur le sexisme en service social. Attitudes et stéréotypes sexuels; manque de connaissances sur le vécu et les conditions de vie des femmes; recours à des théories psychologiques sexistes, différenciation de l'intérêt des thérapeutes envers leur cliente selon l'attrait sexuel et les ressources financières de celles-ci; voilà ce que les études recensées par les auteures nous révèlent. Quant au sexisme vécu par les intervenantes elles-mêmes (les femmes étant majoritaires en travail social), les auteures le repèrent à deux niveaux: Soit dans l'absence de pouvoir des femmes dans la profession et les institutions de service social, soit dans les contenus mêmes de la formation.

Ce sera cependant au sein des troisième et quatrième chapitres que les auteures analyseront l'intervention féministe comme telle. Elles approchent alors l'intervention dans son acceptation la plus large: «celle-ci réfère à un besoin d'aide, tant au niveau individuel que collectif de

personnes en processus de croissance et de développement, pas nécessairement «malades», p. 17. C'est cette conception large de l'intervention qui explique l'insertion d'un chapitre sur l'action collective. Déjà au chapitre trois celles-ci soutiennent que l'intervention féministe par sa lecture originale des rôles sociaux comme fondement des problèmes psychologiques des femmes, opère un «alliage entre douleur personnelle et oppression politique», p. 85. Cette lecture sociale oriente alors les objectifs et les outils d'intervention; ceux-ci devant permettre une libération des contraintes de rôles et le développement de l'autonomie personnelle. Notons par ailleurs que les auteurs mentionnent les emprunts des intervenantes féministes aux approches psychodynamiques, socio-béaviorales et structurelles. Emprunts qui manifestent bien l'éclectisme de l'intervention féministe.

Finalement, les auteures font ressortir les diverses tendances de l'intervention, tendances oscillant entre des pratiques humanistes et non sexistes et des pratiques d'orientation plus militante. Ce sera d'ailleurs vers ces dernières que les auteures s'orienteront en présentant des expériences d'implication sociale (groupes d'entraide et de prise de conscience) au chapitre quatre et en soulignant leur importance.

Privilégiant une approche militante de l'intervention et critiquant le réformisme de plusieurs intervenantes, ces dernières souligneront aussi en guise de conclusion un autre oubli de taille chez ces approches féministes: la classe sociale. On peut se demander quant à nous si le recours à la distinction approche radicale/approche réformiste — c'est-à-dire au type d'idéologie véhiculée par les intervenantes — est le plus sûr moyen d'apprécier les enjeux de l'intervention féministe et ses limites... Comment en fin de compte les intervenantes elles-mêmes peuvent-elles s'inscrire au sein des rapports sociaux? Une autre question pourrait aussi être posée aux auteures concernant cette fois-ci leur appréciation large de l'intervention féministe. Pourquoi les pratiques de changement initiées par le mouvement féministe devraient-elles relever du domaine de l'intervention et de «l'aide», toute féministes soient-elles? Pourquoi confondre militantisme, changement social et relation d'aide?

Suzanne DORÉ

1. On ne tient pas compte ici de l'ouvrage de Louise Guyon et al., *Va te faire soigner, t'es malade* qui n'aborde pas directement l'intervention féministe.